

Blasius, enjambant les cadavres, se dirigea du côté d'où venait cet appel.

Un porteur de falot le suivait.

—A moi ! à moi ! répéta la voix plus faible.

Et l'on distinguait vaguement un bras levé qui s'agitait.

Le docteur bavarois arriva près du blessé.

—Un Français, un garde national, murmura-t-il en se penchant vers le malheureux que nos lecteurs ont deviné sans doute.

Paul Rivat, —car c'était lui,—après un long évanouissement avait puisé dans son ardent désir de vivre la force d'appeler à son secours, en voyant passer devant ses yeux à demi éteints les lueurs tremblantes des falots et les ombres des hommes qui les portaient.

—Chiens de Français ! fit à demi-voix un brancardier en jetant sur Rivat un regard farouche.

Le chirurgien-major avait entendu.

Il saisit le porteur de falot par l'épaule et, le secouant avec violence, il lui dit :

—Tu es un lâche ! Les Français ne sont-ils pas des hommes comme nous ? N'ont-ils pas comme nous des mères, des femmes et des enfants ? L'injure sans motif que tu viens de jeter à un blessé, à un mourant, est l'acte d'une brute ! Ote-toi de ma vue ! . . .

Le brancardier, tête basse, fit quelques pas en arrière.

Blasius ajouta, en s'adressant à ses aides :

—Enlevez ce pauvre diable et prenez les plus grandes précautions pour son transport. Il a la jambe droite brisée, mais il peut vivre. . . . Il a droit aux mêmes soins que nos compatriotes, et les chirurgiens français agissent pour nos blessés comme je vais agir pour celui-ci. Hâtez-vous !

Le major s'était exprimé en langue allemande.

Paul Rivat ne pouvait donc pas le comprendre, mais la physionomie expressive du Bavarois accompagnant ses paroles lui avait permis de deviner sa pensée.

—Sauvez-moi ! Oh ! oui, monsieur, sauvez-moi ! dit-il d'une voix dont l'accent de supplication aurait ému les cœurs les plus durs, j'ai une femme. . . . une jeune femme que j'aime de toute mon âme ! Sauvez-moi !

Il s'était soulevé.

Il retomba.

On étendit son corps sur un brancard, et le chirurgien allemand donna le signal du départ.

## XXI

Le 19 janvier, la bataille commencée dès le matin avait tenu pendant toute la journée Paris haletant, en proie à une indicible angoisse.

Chacun attendait, avec une impatience fébrile, et nous devons ajouter avec une confiance presque absolue, la nouvelle d'une grande victoire, d'une victoire décisive.

Cette victoire devait être la délivrance, la fin de toutes les misères, de toutes les privations, de toutes les souffrances.

C'était surtout dans la classe populaire que l'anxiété se montrait poignante, car c'est elle qui se trouvait de toutes façons la plus éprouvée, la plus à plaindre.

Les parents et les amis des gardes nationaux combattants ressentent des transes mortelles.

Les femmes, le cœur serré, tremblant pour la vie de leur mari, du père de leurs enfants, s'étaient rendues en foule aux environs de la porte Maillot où l'on avait installé des ambulances provisoires.

Ces femmes, très nombreuses, formaient des groupes tantôt compacts et immobiles, tantôt houleux et frémissants.

A trois heures, on ne comptait encore que deux cent vingt-six blessés transportés sous les tentes-abris ; mais à partir de quatre heures les sinistres convois se succédèrent sans interruption.

A six heures, douze cents blessés étaient étendus côte à côte sur des matelas et recevaient les premiers soins des médecins et des chirurgiens que le zèle et le dévouement rendaient infatigables, et qui se multipliaient pour suffire à tout.

Après les premiers pansements on dirigeait les blessés sur Paris pour être déposés soit dans les hôpitaux, soit dans les ambulances de quartiers.

Les voitures, à leur arrivée, étaient prises d'assaut par ceux qui attendaient l'issue de la lutte gigantesque dont on entendait au loin les bruits terrifiants.

Chacun voulait voir. . . .

Chacun voulait savoir si parmi les combattants mutilés par les balles ou les obus, ne se trouvait pas une personne chère.

Deux femmes se faisaient surtout remarquer par l'obstination de leurs recherches, par la multiplicité de leurs questions. L'une de ces femmes était Jeanne Rivat ; l'autre, maman Véronique, sa voisine.

Jeanne pleurait, affolée, en proie à une angoisse sans cesse grandissante.

Maman Véronique, très pâle, mais toujours énergique malgré son âge, la guidait, la soutenait, s'efforçait de la rassurer.

Au milieu du désarroi général on l'écoutait avec politesse, on lui répondit avec bienveillance.

La pauvre femme s'élançait vers toute voiture qui franchissait la ligne des fortifications sous l'égide du drapeau à croix rouge de la convention de Genève.

Son visage livide, aux grands yeux effarés, se penchait tour à tour vers celui de chaque blessé, étendu gémissant sur la paille dont le fond de ces voitures était garni.

Paul ne s'y trouvait pas.

Après l'examen de chaque convoi une lueur d'espoir, bien vite éteinte, se faisait dans le cœur de la jeune femme.

—Ma petite Jeanne, lui distit alors maman Véronique du ton qu'elle jugeait le plus encourageant, le bon Dieu est bon ! Paul aura été épargné. . . . Ne vous tourmentez pas ! je suis convaincue, moi, que votre mari nous reviendra sans la moindre égratignure !

Et, avec une vivacité de parole toute populaire, elle ajouta :

—Puisque je vous le dis, saperlipopette, il faut me croire !

Mais, au fond, la digne femme était infiniment moins rassurée qu'elle ne voulait le paraître.

Malgré elle, en voyant le nombre toujours croissant des victimes de la bataille, elle pensait :

—Misère de nous ! . . . quelle boucherie ! . . . Pour sûr, ceux qui reviendront, reviendront tous éclopés ! . . .

Jeanne ne l'écoutait que d'une oreille distraite, et continuait ses douloureuses investigations.

La nuit descendit rapidement, une nuit humide et glaciale.

Au lointain retentissait encore le bruit lugubre de la canonnade que le vent apportait sur ses ailes jusqu'au cœur même de Paris.

Aux voitures succédaient d'autres voitures, presque sans interruption, et Jeanne errait comme une folle au milieu des blessés tordus par les souffrances et dont quelques-uns, atteints mortellement, râlaient.

Soudain le bruit du canon cessa.

Chacun éprouva une sensation d'allègement.

Il sembla qu'on respirait mieux.

La nouvelle d'une victoire allait-elle enfin arriver ?

Deux heures s'écoulèrent au milieu d'un silence relatif que coupèrent de minute en minute le roulement des convois amenant de nouveaux blessés.

On s'interrogeait à voix basse.

On se demandait si les bataillons de marche sortis le matin allaient camper sur les positions conquises ou rentrer dans Paris.

Des groupes se formaient anxieux, aux aguets.

Brusquement on entendit des tambours.

Il se produisit alors un remue-ménage inouï, indescriptible.

La foule, qu'affolait la curiosité, se rua en avant, mais un bataillon de garde nationale sédentaire qui faisait le service à la porte Maillot la refoula sans ménagement.

Bientôt on aperçut dans la nuit un scintillement de baionnettes, on distingua des pantalons rouges.

C'était un détachement du 42<sup>e</sup> de ligne conduisant une cinquantaine de prisonniers allemands.

On poussa des *hurrahs* d'enthousiasme, puis on tenta de questionner les soldats.

—Sommes-nous victorieux ?

—La trouée est-elle faite ?

—Versailles est-il pris ou tourné ?

Épuisés, brisés de fatigue, les soldats restaient muets.

Jeanne courut à un lieutenant dont le bras gauche était en écharpe.

Elle saisit des deux mains sa main droite, la seule valide, et d'une voix haletante, étranglée, lui dit :

—Monsieur, mon mari fait partie du 57<sup>e</sup> bataillon de marche de la garde nationale. Son bataillon a-t-il donné ?

—C'est probable, madame. . . . répondit le lieutenant,

—Probable, mais non certain ? . . . Vous n'en êtes pas sûr ? . . .

—Tout le monde s'est battu, madame. . . .

L'officier se dégagea et se remit en marche en saluant la jeune femme que maman Véronique tirait en arrière par ses jupes.

Le détachement passa.

Un autre lui succéda, puis un autre, puis un autre encore.

Les bataillons de marche de la garde nationale ne paraissaient point.

—Auraient-ils pris une différente direction pour rentrer dans Paris ? se demandait on. Ne resteraient-ils pas campés sur le champ de bataille ?

Les suppositions et les commentaires allaient leur train.

On attendait toujours.

Un bruit de troupe en marche se fit entendre au loin et alla se rapprochant.

Aucun tambour ne battait cette fois.